

J'arrive
où je suis étranger

DU MÊME AUTEUR

Pour sortir de la violence

Éditions de l'Atelier, 1983

La Dissuasion civile

Principe de la résistance non-violente
dans la stratégie française

Fondation pour les études de Défense nationale, 1985

Sans armes face à Hitler

La résistance civile en Europe, 1939-1943

(préface de Jean-Pierre Azéma)

Payot, 1989 et « Petite Bibliothèque Payot », 1998, n° 340

La Non-Violence

(avec Christian Mellon)

PUF, « Que sais-je ? » n° 2912, 1994

Quand les dictatures se fissurent

Résistances civiles à l'Est et au Sud

Desclée de Brouwer, 1995

La Liberté au bout des ondes

Du coup de Prague à la chute du mur de Berlin

(préface d'André Fontaine)

prix du Comité d'histoire de la radio

Belfond, 1997

La Non-Violence expliquée à mes filles

Seuil, 2000

Purifier et détruire

Usages politiques des massacres et génocides

prix Philippe-Habert

Seuil, 2005

Jacques SÉMELIN

J'arrive
où je suis étranger

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

« J'arrive où je suis étranger » est le titre d'un poème
de Louis Aragon extrait de son recueil
Le Voyage de Hollande, publié en 1964 et réédité
en 2005 dans la collection « Poésie d'abord »
des Éditions Seghers.

ISBN 978-2-02-111926-8

© ÉDITIONS DU SEUIL, SEPTEMBRE 2007

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À mes parents

INTRODUCTION

Le secret

CE JOUR-LÀ, les robes des filles étaient plus belles que d'habitude. Un soleil printanier rayonnait sur Paris et les terrasses des cafés ouvraient leurs bras aux passants. Du haut de mes 16 ans, je remontais la rue Gay-Lussac. J'étais alors en seconde au lycée Lavoisier. J'avais une heure de libre entre deux cours ; et je me rendais à l'Institut national de l'orientation professionnelle pour connaître le résultat de mes tests. Comme bien des ados, je ne savais que faire de ma vie, à quel métier me destiner. Au lycée, la conseillère d'orientation qui, je m'en rendis compte, ne conseillait pas grand-chose, m'avait suggéré : « Pourquoi n'allez-vous pas passer des tests à l'INOP ? C'est juste à côté du lycée. » Jamais entendu parler de cet organisme... Mais pourquoi pas, en effet ? J'avais suivi son conseil : on m'avait fait passer des tests ainsi qu'une visite médicale, notamment pour les yeux. J'étais donc curieux de savoir ce qu'on allait me dire. En franchissant la grande porte de cet immeuble, je ne me doutais de rien.

Je fus reçu par une dame qui me parut gentille. Et pourtant, elle semblait embarrassée. Sans grand ménagement, elle m'annonça :

« Monsieur, vous a-t-on dit que vous alliez devenir aveugle ? »

J'en eus le souffle coupé, et je murmurai un petit *non*.

« Votre examen ne laisse pas de doute : vous avez une maladie de la rétine et vous allez perdre la vue.

— Mais quand ?

— Personne ne saura vous le dire ; mais cela arrivera.

— Alors, quel métier choisir ?

— Vos tests montrent que vous avez des possibilités. Mais évidemment, votre choix professionnel est très limité. Peut-être pourriez-vous devenir kinésithérapeute, ou instituteur ? »

Notre entretien se termina rapidement, et elle me laissa à mon destin. En retournant au lycée, je n'étais plus le même. J'avais reçu un énorme coup sur la tête et pourtant je ne saignais pas. Je n'éprouvais aucune douleur. À vrai dire, cette nouvelle brutalement annoncée me paraissait complètement irréaliste. Il est vrai que je portais des lunettes depuis une dizaine d'années et que je m'étais rendu compte que, de temps à autre, je ne percevais pas certains objets. Mais de là à devenir un jour complètement « miro »... Dans la rue Gay-Lussac, j'eus un bref instant une sensation bizarre, comme une absence au monde. Cet autobus qui passait devant moi, il n'était plus le même. Ces visages que je croisais dans la rue me semblaient un peu étranges. Je les regardais comme si j'étais à l'extérieur de la scène. Un jour, ils me quitteraient, je les quitterais. Pourtant, cette terrible nouvelle restait abstraite, puisque je voyais !

Revenu au lycée, je déjeunai à la cantine, comme d'habitude. Le tohu-bohu du quotidien me ramena brutalement et heureusement à la vie. À la sortie, je retrouvai mon meilleur ami, qui me proposa d'aller prendre un café à la terrasse d'un bistrot, puisque le soleil était toujours de la partie. Nous devisâmes de tout et de rien, des profs, des autres élèves, etc. Tout à coup, la sensation d'absence éprouvée rue Gay-Lussac revint. Tandis qu'il me parlait du prochain contrôle de maths, je repensai subitement à ce que je venais d'apprendre. Pour la première fois de ma vie, j'ai dû éprouver alors, quelques secondes, ce qu'on nomme, je crois, du désarroi, un désarroi profond, comme une sorte de vague océane, qui vous submerge, étouffante et glaçante à la fois. À ce moment précis, nous nous trouvions à une distance intersidérale l'un de l'autre. S'en est-il rendu compte ? Je ne le pense pas. Je faisais tout pour être là, présent au monde. Je m'efforçais d'être dans la conversation, de rire avec lui de nos blagues sur les profs. Et j'eus le désir violent de lui dire, de lui crier : « Tu sais, mon pote... »

Et puis rien, pas un mot n'est sorti de ma bouche. Après tout, rien ne m'était arrivé. Je ne venais pas de me faire renverser par une voiture ou de subir je ne sais quoi d'autre de grave. J'étais bien là, toujours le même, devant lui. J'ai eu trop peur de le perdre ; peur qu'une distance s'installe entre nous, qu'il ressente ensuite pour moi de la pitié ou que saisisse encore. Nous sommes retournés en cours comme si de rien n'était. Je n'ai rien dit ce jour-là, ni plus tard. J'ai gardé mon secret. Je l'ai gardé pendant des années, ne me confiant à personne.

Le soir même, je n'ai pas davantage parlé à mes parents de la visite à l'INOP. À quoi bon les inquiéter inutilement ?

Rien n'allait se passer dans les jours prochains, pas plus que dans les mois ni même, qui sait ?, les années à venir. De toute façon, on ne parlait pas beaucoup à la maison, je veux dire de choses profondes, de soi. Pour l'ado que j'étais, cette nouvelle n'était tout simplement pas communicable. C'est en tout cas ainsi que je l'ai vécue.

Cependant, une question obsédante a commencé alors à m'habiter, qui ne me quittera plus : que faire de ma vie ? Comment me construire, puisqu'un jour je ne verrai plus ? Vers quoi me diriger, tout en sachant que le sol se dérobera sous mes pas ? J'avais le sentiment qu'un sort m'avait été jeté. Par qui ? Le Méchant n'avait pas de visage, mais son venin allait faire effet en moi : lentement, imperceptiblement, inexorablement.

J'ai donc dû avancer vers le monde inquiétant des ombres et du brouillard perpétuel. C'est ce voyage forcé que je voudrais aujourd'hui raconter, à la manière d'un explorateur parvenu dans un pays dont on ne revient pas. Oh ! le lecteur ne trouvera pas ici les exploits d'un aventurier enfoncé dans la jungle amazonienne ; pas plus que les prouesses physiques d'un sportif de l'extrême. Pourtant, je prétends avoir vécu une aventure qui m'a fait rencontrer plus d'une fois le danger, me forçant à aborder les rivages d'un univers monstrueux et mutilant. Et cependant, maintenant que j'y ai mes repères, je dirai que ce pays a du charme, qu'il est quelque part envoûtant, que vous pouvez y découvrir de nouvelles Muses. Mais surtout, ne vous y précipitez pas...

C'est donc de ces contrées lointaines que je vous écris aujourd'hui, pour vous faire le récit de ce très long voyage. Sans pathos inutile, je souhaite vous raconter les étapes

essentielles de ce périple de quelque trente ans, certes jalonné de moments de dépression et d'amertume mais aussi d'anecdotes amusantes, de rebondissements et de petits triomphes. Car, peu à peu, en tâtonnant, j'ai réussi à me tracer un chemin, porté par la rage de vaincre, et par un flot de regards aimants.

Ayant désormais le sentiment d'y voir un peu plus clair sur ce passé, je pense être suffisamment fort pour y revenir, après des années de silence et de combat. Mais n'allez pas croire que j'aborde cette écriture sans appréhension. Si je l'entreprends, c'est aussi parce que l'on m'interroge souvent : « Mais comment vous débrouillez-vous ? » Cette question ne me gêne plus vraiment, bien qu'elle continue parfois à m'irriter, car je dois toujours répéter plus ou moins les mêmes choses. Alors, pourquoi ne pas écrire un livre pour y répondre ? Ainsi pourrai-je rétorquer une fois pour toutes à mon questionneur avec un brin d'ironie : « Lisez mon livre et vous le saurez ! » C'est donc pour répondre à une telle curiosité, parfaitement compréhensible, et en profiter pour aborder au passage la place de « l'aveugle » dans une société de l'image, que j'ai décidé de témoigner, même s'il me coûte de livrer publiquement des détails de ma vie. Puisse cette histoire aider en quelque manière d'autres hommes, d'autres femmes, d'autres jeunes, qui pourraient éprouver un jour la même détresse.

Se découvrir vulnérable

JE SUIS NÉ un jour de printemps, et cela me convenait parfaitement. J'adore le printemps plus que toute autre saison, parce qu'il est éveil des sens et promesse de vie. Mais je suis né aussi sous l'étoile de la fatalité. Je n'étais pas un enfant désiré ; plutôt un accident de l'amour. À ma naissance, ma mère avait déjà 39 ans et mon père 40. Ma sœur Claude était née treize années avant moi, et mon frère Frantz me précédait aussi de dix ans. Dans le petit appartement du Plessis-Robinson, en région parisienne, il n'y avait d'ailleurs pas vraiment de place pour moi. La famille Sémelin, fort modeste, ne pouvait envisager de déménager. Mon père était alors simple gendarme de l'armée de l'air, affecté à l'aéroport militaire de Villacoublay, près de Versailles. Ma mère ne travaillait pas, bien occupée avec ses deux premiers enfants et un nouveau bébé...

Au milieu des années 1930, comme nombre de jeunes de leur génération, mes futurs parents avaient fui la campagne pour la ville. Ils venaient pourtant d'un endroit

magnifique : l'île de Noirmoutier. Fils unique d'agriculteurs, mon père, Alexis, aurait bien voulu continuer l'école après son certificat d'études, mais son père ne l'entendait pas ainsi : il avait grand besoin à la ferme de son unique fils, et seul enfant. Mon grand-père était un véritable miraculé de la guerre de 14, dont il était revenu avec « seulement » une jambe abîmée. Engagé dans la bataille de Verdun, à l'assaut de la « cote 304 », il fut l'un des six fantassins à survivre parmi les cent trente hommes de sa compagnie. Était-ce la conséquence d'avoir ainsi frôlé la mort ? De retour au village de Barbâtre, il n'avait eu de cesse d'acheter de nouvelles terres pour léguer une belle exploitation à son fils. Doté d'une force physique exceptionnelle, il s'imposait à tous comme un travailleur acharné. Sa femme était au contraire de santé fragile. Je revois encore ma grand-mère près de sa cheminée, respirant des feuilles d'eucalyptus pour soigner un asthme chronique. Mais elle ne rechignait pas pour autant à la tâche. Tant et si bien que leur ferme, dite *La Maison Rouge*, était devenue l'une des plus importantes de la commune. Ainsi, mon grand-père voulait être un exemple pour son fils et lui tracer sa vie.

Mais mon père avait vu ses parents se tuer à la tâche. Il ne souhaitait vivre à aucun prix cette « vie de misère », disait-il. À sa majorité, il décida donc de partir. Entre les deux hommes, l'incompréhension fut totale et durable. Sans véritable formation professionnelle, mon père n'avait pas grand choix. Il chercha à se faire recruter dans la gendarmerie. Pour qui entendait s'extraire de la paysannerie, devenir fonctionnaire constituait une ambition en soi : un avenir assuré.

Quant à ma mère, Augusta, elle venait du même petit village de Vendée que mon père. Elle aussi aurait voulu continuer ses études. Première de sa classe, elle avait été vivement encouragée à poursuivre sa scolarité par son institutrice, laquelle était certaine qu'elle aurait son brevet et pourrait aller plus loin. Mais ma grand-mère maternelle n'était pas disposée à maintenir sa fille à l'école. Elle s'était mariée à un petit fonctionnaire des douanes de Nantes, qui n'eut pas la même chance à la guerre que mon grand-père paternel : en 1919, il finit par mourir de ses blessures et d'une tuberculose contractée dans les tranchées. J'ai retrouvé les cartes postales qu'il avait envoyées à sa femme entre 1914 et 1919 — du front puis de l'hôpital —, bouleversantes de simplicité et d'amour. Ainsi ma grand-mère s'était-elle retrouvée veuve à 32 ans et ma mère orpheline de son père à 7 ans. Ma grand-mère n'avait pour vivre que le modeste revenu de sa couture et la faible pension de guerre de son mari. Elle préféra donc mettre sa fille unique très tôt au travail, en lui faisant apprendre le même métier qu'elle. À l'âge de 16 ans, ma mère dut ainsi se résoudre à devenir une petite couturière dans son village. Elle y acquit une excellente réputation et ne manquait pas de commandes. On la voyait toujours derrière sa fenêtre, quand on passait devant sa maison, rue du Bois-Gaudin. Elle ne regardait jamais dehors, la tête toujours baissée, absorbée par son ouvrage.

De ces parcours de vie contrariés par la pauvreté et la guerre, je n'ai pourtant pas eu à souffrir. Mes parents gardaient leur passé pour eux, m'entretenant fort peu de leur histoire. C'est moi qui, à force de les interroger de temps à autre, en ai mis au jour quelques bribes. Ma mère, qui avait

été une jolie blonde aux yeux bleus, était toute en simplicité et dignité discrète. Mon père, un brun ténébreux qui, paraît-il, faisait chavirer le cœur des filles du village, avait sa fierté et une certaine rudesse. Leur histoire commune avait été bien ordinaire : ayant fait connaissance lors d'un bal champêtre, ils s'étaient épris l'un de l'autre. Pour une jeune fille de la campagne, épouser un fonctionnaire constituait, de surcroît, un bon parti. Augusta — Gusta pour les proches — se maria donc en 1935 avec Alexis, un « gars de *La Maison Rouge* » devenu gendarme.

Si mes parents n'avaient pas désiré ma naissance, je n'ai jamais eu l'impression d'être un intrus, un gêneur. Jamais je n'ai ressenti le reproche d'être né. Un enfant non désiré peut être pleinement accueilli et aimé. Je le fus pleinement. J'ai d'ailleurs le sentiment d'avoir reçu quelque privilège : celui d'avoir bénéficié non seulement de l'amour accueillant de ma mère, mais aussi de l'amour joyeux de ma grande sœur, ravie d'avoir un bébé « en vrai » à la maison. Sans doute cette double tendresse, aux premiers temps de ma vie, m'a-t-elle donné une assise psychologique solide, une force intérieure salutaire, pour affronter les épreuves dont j'ignorais tout. Sans doute le fait d'avoir non seulement un père mais un grand frère a-t-il été une autre source de sécurité et d'assistance qui m'a également aidé à me construire.

Au-delà du cercle familial, je dois aussi le souvenir heureux de mes premières années à un homme que je n'ai pas connu et à qui je tiens pourtant à rendre hommage : l'architecte Maurice Payret-Dortail. C'est lui en effet qui a construit, dans les années 1920, la cité HLM dans laquelle je suis né et où j'ai grandi. Sous l'impulsion d'Henri Sellier,

président des HBM (Habitat à bon marché) de la Seine, celui-ci avait bâti la cité basse du Plessis-Robinson, première cité-jardin de France. Cher Monsieur Payret-Dortail, vous avez contribué à mon bonheur de gamin, d'adolescent et de jeune homme. Mais comment se fait-il que vous n'ayez pas fait école ? Votre idée d'immeubles à quatre étages entourés de petits jardins, c'était génial ! Vous vouliez promouvoir un nouvel habitat urbain collectif pour des populations modestes qui venaient de la campagne ? Parole d'un ancien indigène de cette cité : vous y avez pleinement réussi ! Chaque rangée d'immeubles était ouverte, d'un côté, sur une rue bordée de magnifiques platanes, de l'autre, sur des squares et des jardins — ces petits lopins de terre que les locataires pouvaient cultiver pour y récolter quelques légumes ou y faire pousser des fleurs. Mon père avait la chance d'en avoir un juste au bas de notre immeuble et y passait des heures en fin de semaine. D'un terrain à l'autre, les jardiniers du dimanche bavardaient entre eux, et mon père se mêlait volontiers à ces conversations. Le plus surprenant, quand j'y repense, est que cohabitaient dans cette cité nombre d'ouvriers et de modestes employés de bureau, ainsi que gardes mobiles et militaires. En effet, la commune du Plessis-Robinson, gérée par les communistes depuis 1945, accueillait ces familles de gendarmes et de militaires, dont nous étions. En période de crise sociale, ces derniers auraient pu recevoir l'ordre de réprimer les travailleurs pour mettre fin à leurs manifestations ou leurs grèves. Mais, dans les jardins alentour, entre ces hommes qui provenaient tous des mêmes campagnes françaises, cette différence n'existait pas.

Moi, je pouvais voir « notre » jardin de ma chambre. De temps à autre, j'allais me réfugier dans la cabane de verdure que mon père avait construite et j'admirais son parterre de pensées multicolores ou encore ses belles rangées de haricots verts. J'aimais plus que tout sentir l'odeur du lilas mauve en fleur. Bref, nous vivions en ville tout en ayant le sentiment d'être proches de la nature. N'était-ce pas merveilleux ?

Le plus formidable, Monsieur Payret-Dortail, c'était encore les grands squares que vous aviez imaginés entre deux rangées d'immeubles. Nous autres, les gosses du quartier, nous y faisons d'interminables parties de foot. J'ai adoré ce temps où, sitôt finie l'école, nous allions taper dans la balle. Nous pouvions aussi inventer d'autres jeux, pourvu qu'ils soient avec un ballon... À la belle saison, nous y restions jusqu'à la tombée de la nuit. Parfois, des « grands » nous organisaient des rencontres inter-squares. Installés aux balcons de leurs appartements, certains parents nous regardaient de temps à autre, s'enflammant pour telle ou telle équipe. Il régnait dans la cité une atmosphère bon enfant, même si nous étions loin de tous nous connaître.

Puis la télévision est arrivée. Le jeudi après-midi, jour de repos scolaire, il n'y avait désormais plus grand monde dans le square au moment du feuilleton *Rintintin*. Non que chaque famille possédât son poste. Au début des années 1960, je me rappelle très bien que mes parents n'en avaient toujours pas. Mais qu'importe : on se rendait par groupes de cinq ou six gamins chez celui qui avait la chance de posséder déjà chez lui le petit écran magique. J'ai pris conscience bien plus tard que ce feuilleton (*Rintintin*)

était à la gloire de l'armée américaine en lutte contre les méchants Indiens pour « pacifier » le Grand Ouest. Mais que voulez-vous, les aventures de ce chien courageux et de son maître Rusty, un petit garçon sympa, qui pouvait avoir notre âge, nous faisaient rêver...

Comment pourrais-je oublier les vacances d'été où la famille se rendait à Noirmoutier ? Notre voyage, une véritable expédition, nous occupait toute la journée. Nous prenions l'autobus 198 qui nous conduisait à la gare de Robinson, puis la ligne de Sceaux (aujourd'hui RER) jusqu'à Denfert-Rochereau. Là, nous prenions le métro jusqu'à Montparnasse-Bienvenue. Il nous fallait alors porter nos bagages à travers le long couloir souterrain conduisant à la gare. Le tout nous avait déjà pris une bonne heure et demie. Nous montions ensuite dans un train tiré par une locomotive électrique jusqu'au Mans. Au-delà, la ligne n'était plus électrifiée, ce qui nous valait un arrêt prolongé afin que les cheminots accrochent au train une locomotive à vapeur. Tout gamin, je trouvais bien plus amusante cette partie du trajet, car je pouvais observer par la fenêtre les volutes de fumée. Arrivés à Nantes après au moins six heures de voyage, il nous fallait prendre l'autocar qui allait nous conduire à destination. Le chauffeur devait faire preuve d'habileté pour réussir à installer sur le toit tous les bagages des voyageurs ; et cela prenait encore du temps. Enfin, le car s'ébranlait pour un périple d'une heure trente à deux heures, selon la circulation, sur de petites routes de campagne. C'était vraiment la récompense quand nous nous engageons sur le passage du Gois, une chaussée pavée de quatre kilomètres et demi, construite au XIX^e siècle, qui se découvre deux fois par jour à marée basse et permet

ainsi aux véhicules d'accéder à l'île. Mes parents avaient nécessairement calculé leur voyage en fonction des heures d'ouverture du Gois. Je m'arrangeais toujours pour être près d'une fenêtre, que, le moment venu, j'ouvrais en grand. Alors, je respirais à pleins poumons l'air marin, tout en contemplant au loin le scintillement de la mer qui avait laissé sur le sable des grappes de petits bateaux couchés sur le flanc.

À notre arrivée, ma grand-mère maternelle nous attendait avec sa brouette pour y installer nos bagages. On faisait ainsi plus aisément les quelques centaines de mètres qui nous séparaient de son logis. C'était une petite maison très simple, construite avec des pierres de l'estuaire de la Loire. Ses murs étaient jaune clair, et les fenêtres et la porte bordées de briquettes rouges lui donnaient un air assez riant. Elle avait déjà l'électricité, mais pas encore l'eau courante. Aussi fallait-il puiser l'eau du puits situé au milieu du jardin, tâche dont on me chargeait de temps en temps. La toilette ? Nous la faisions souvent à l'eau froide. Le samedi, notre mère faisait chauffer de l'eau dans la lessiveuse pour une toilette plus complète et aussi pour nous laver les cheveux. Quant à nos besoins naturels, c'était au « petit coin », au fond du jardin. Je ne trouvais rien à redire à cette vie simple, qui me changeait du tout au tout de mes habitudes de petit banlieusard.

En fait, j'adorais venir dans la maison de ma grand-mère parce qu'elle était située à moins de cinq cents mètres de la plage. En cinq minutes, je pouvais monter par la petite venelle ; sitôt en haut, après avoir traversé le bois de pins, j'entendais le bruit de l'océan. Je n'avais plus alors qu'à dévaler la dune, parsemée de buissons sauvages et

RÉALISATION : P.A.O. ÉDITIONS DU SEUIL
NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI (61250)
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2007. N°88398 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE

Afin de rendre le présent ouvrage accessible à tous,
une version sonore, disponible en librairie, en a été réalisée
par l'association *Lire dans le noir* (www.liredanslenoir.com).

Le comédien Pascal Parsat a accepté de prêter
sa voix à Jacques Sémelin